

Grigorievitch est las

Dernier recueil à quatre mains des frères Shargorodsky. « Petit Déjeuner au Negresco » a pour drôle de héros un écrivain exilé qui voudrait arrêter d'écrire sans pour autant y parvenir.

Alexandre et Lev Shargorodsky. **PETIT DEJEUNER AU NEGRESKO**, traduit du russe par Dominique Léveillé. Metropolis, 144 pp., 125 F.



PIERRE-OLIVIER DESCHAMPS

Le plus dur dans l'exil est peut-être moins de se résoudre à partir que de trouver le lieu d'arrivée. « Là où les gens sont gais (...) on crève de faim. Là où on ne manque de rien, on crève d'ennui. » Tous les personnages des frères Shargorodsky sont confrontés à ce dilemme. Ils courent le monde à la recherche de l'introuvable terre d'asile, et inventent d'incroyables combines pour tenter de gagner leur vie. Dans *Petit Déjeuner au Negresco*, leur dernier recueil, une nouvelle intitulée « l'Exil » met en scène un écrivain russe, Benjamin Grigorievitch, qui voudrait arrêter d'écrire et n'y parvient pas. Un de ses amis, Tchoudnis, a décidé d'autorité de lui servir d'impresario. Juif émigré lui aussi, Tchoudnis est convaincu qu'il suffit à Benjamin d'entreprendre un roman sur l'exil pour s'attirer la sympathie et le soutien financier de tous ses coreligionnaires qui ont fait fortune. La recherche de mécènes aboutit à des situations cocasses comme celle où Benjamin donne par téléphone des cours de russe à un homme d'affaires américain. L'arrangement aurait pu être rentable, mais l'Américain veut seulement apprendre les rudiments qui lui permettraient d'exporter

Lev (à gauche) et Alexandre, mort il y a quelques semaines.

d'accueil, sans véritablement la trouver. Tous leurs livres (*Petit Déjeuner au Negresco* est le dixième traduit en français) parlent de l'exil, non pour s'en plaindre mais pour en rire. Ce qui les rend drôles et poignants. Celui-ci particulièrement, puisque c'est le dernier qu'ils auront écrit ensemble. « Souriez à la vie, la vie ne vous sourit que si on lui sourit d'abord. » C'était plus fort qu'eux. Ils ont toujours eu ce courage des grands humoristes qui transforment les pires avanies en gags irrésistibles. Jusqu'à la dernière extrémité. Après avoir achevé ce livre, le plus jeune des deux frères, Alexandre, a enfin obtenu, après des années d'attente, la nationalité helvétique. Quand la réponse des autorités est parvenue chez lui, il était mort depuis huit jours des suites d'une opération cardiaque ●

des pores en Russie, et comme il est très pressé, il ne prend ses cours que lors de ses déplacements en jet privé, ou en voiture entre deux aéroports. Les communications internationales, transformées en dialogues de sourds, coûtent à Benjamin beaucoup plus que ce que peuvent lui rapporter ses pauvres prestations pédagogiques. Le malentendu vient de là, de cet entêtement absurde à rester écrivain quand on a perdu son pays, son public, sa langue qui produit les effets comiques. « Après vingt ans d'écriture, n'importe quel écrivain a le droit d'arrêter. Surtout dans ce pays où personne ne sait ce que c'est que la langue russe, ce que c'est que la littérature, la satire ! A quoi bon préparer des pirojkis à la viande pour des végétariens ? »

Alexandre et Lev Shargorodsky ne font que prêter à leurs héros des aventures qu'ils ont eux-mêmes vécues. Chassés par l'antisémitisme de Leningrad où ils étaient dramaturges, ils ont cherché aux Etats-Unis, en Italie, en Israël et, pour finir, à Genève, une terre